

A la frontière

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 20

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CHATEAU DE SURPIERRE

VOTRE article sur le château de Surpierre me rappelle l'anecdote suivante que me raconta M. le Dr Marcel, qui avait pris part, comme médecin militaire, à l'occupation, pendant la guerre du Sonderbund.

A l'arrivée de la troupe de Landwehr, qui devait occuper Surpierre, le commandant de cette troupe avait demandé au châtelain de lui procurer un local pour la cuisine de ses soldats. Il avait lui-même jeté les yeux sur un four, dans les dépendances du château, four qui lui paraissait propre à cet emploi. Le châtelain lui dit que la popote des soldats se ferait dans la cuisine du château et pas ailleurs ! Là-dessus assaut de compliments, l'officier insistant pour le four et le châtelain pour sa cuisine. Ce dernier eut gain de cause. Le châtelain fut charmant pour les soldats et se fit des amis des officiers.

Quelque temps après la fin de la guerre, M. Marcel faisait visite à ce nouvel ami. Dans la conversation, il lui posa la question suivante :

— Pouvez-vous me dire maintenant pourquoi vous avez refusé de prêter votre four pour y faire la cuisine des soldats, et avez-vous préféré les embarras que vous ont certainement causés ceux-ci, dans votre propre cuisine ?

— Cela m'est maintenant facile, répondit le châtelain, et en voici la raison : Au moment de la déclaration de guerre les officiers du Sonderbund avaient choisi mon four pour y déposer des tonnes de poudre, qui y étaient encore lors de votre arrivée, renfermés dans le four proprement dit. Si vos soldats avaient fait leur cuisine dans le local, un curieux aurait certainement ouvert le four ; les conséquences auraient pu en être graves pour moi et aussi peut-être pour eux !

Un vieil abonné.

A LA FRONTIERE

LS sont assis autour de la table ronde du « Café des Balances ». C'est un jour de printemps pluvieux et maussade, un de ces jours rappelant l'hiver à cause de la neige fraîche qui poudre les sapins et s'accroche aux rochers. Il fait bon près du poêle de « catelles » blanches qu'on entend ronfler par intermittences tandis que l'aiguille de la pendule poursuit sa marche lente.

Comme ce n'est pas encore l'heure d'aller gouverner et qu'on ne peut guère travailler dehors, à cause du temps, ils restent là, attablés, savourant le vin de La Côte qui brille dans les verres. De temps à autre, ils disent une plaisanterie puis le silence retombe.

— Allons, Alfred, dit l'un d'eux, raconte-nous comment tu as passé la frontière !

Alfred ne sait pas se faire prier. Depuis une dizaine d'années qu'il est boucher dans la contrée, il a déjà beaucoup voyagé à cause de son commerce de bétail. Quoiqu'il n'ait guère dépassé la trentaine, il porte une grosse moustache noire qu'il lisse avec plaisir.

C'est bien la troisième fois qu'il la raconte, cette histoire ; et ceux qui sont groupés autour de lui la connaissent déjà. Néanmoins ils posent les coudes sur la table, rallument le cigare qui s'éteignait et se penchent en avant.

Après avoir bu une gorgée pour s'éclaircir la voix, Alfred commença :

« C'était pendant la guerre, au temps où l'on se battait à Verdun. Je venais d'être démobilisé. Tandis que mon père était occupé à la boucherie, je me proposais d'aller voir du bétail, sur France.

— Viens, dis-je à Charles-Emile. Viens avec moi à Pontarlier ! J'ai des achats à faire là-bas !

Sitôt dit, sitôt décidé ; et nous voilà partis pour la Préfecture où l'on nous donna une carte de frontalier dont la durée était très limitée. Vous comprenez, on ne laissait pas facilement passer ceux qui faisaient du service.

— Tant pis, dis-je à Charles-Emile, passons toujours la frontière ; une fois de l'autre côté, on verra ce qu'il y aura à faire.

Nos valises prêtes, bourrées de vêtements de

rechange, nous débarquons à la gare de Sainte-Croix. A peine hors du village, je prends par les raccourcis et une heure après, nous arrivons à la Grand-Borne.

Qu'est-ce que vous voulez que deux citoyens, en grandes blouses bleues, attirent l'attention dans ce coin perdu, quand les cartes de frontaliers sont parfaitement en ordre ?

Une fois sur France, nous avons traversé les Fourgs et suivi la grande route qui descend vers le Frambourg et qui conduit à une petite gare. C'est là que nous avons pris le train. Ah ! je vous assure qu'on ne voyageait pas beaucoup, à cette époque dans le Jura français et que la place ne manquait pas dans les wagons. A peine y avait-il, ça et là, un paysan endimanché ou une femme en deuil, les mains jointes sur l'anse de son panier.

On passe par des défilés rocheux, on franchit le Doubs et l'on arrive brusquement à Pontarlier.

Le mois de mai mettait sa fraîcheur et sa gaieté dans cette nature monotone malgré la tristesse de ces villages éprouvés par la guerre. Cependant, à cette saison, il y a souvent de retours de froid sur ces plateaux jurassiens. Comme nous arrivions, une petite pluie glacée nous surprit tandis que nous cheminions dans les rues désertes.

Après avoir fait des affaires qui ne concernaient que moi seul, je dis à Charles-Emile :

— Tout va bien. J'ai fini. Maintenant il faut aller faire un tour. Si nous partions, ce soir, pour Paris ?

Il me regarda ahuri.

— Mais, dit-il, en hésitant, je croyais qu'on n'allait pas plus loin que Pontarlier ? As-tu du commerce à faire là-bas ?

— Du commerce, oui, j'en ai toujours, ça c'est certain, du moment que je passe la frontière. Seulement voilà, puisqu'on est de l'autre côté, autant profiter d'aller jusqu'à Paris, histoire de voir la grande ville pendant la guerre !

Je crus d'abord qu'il refuserait de m'accompagner. Puis, peu à peu, il se laissa fléchir.

— Si on allait nous prendre pour des espions ! me dit-il par trois fois.

— Assez discuté, fis-je, en l'entraînant vers la gare au moment où la nuit tombait sur un ciel bas et pluvieux. Le train arrivait justement. Nous nous installâmes dans un compartiment de troisième classe, et en route !

Vous dire ce que nous avons vu à Paris serait trop long à raconter. Du monde partout ; des militaires sur les quais des gares, dans les salles d'attente et dans les cafés. C'était un barriolage d'uniformes comme je n'en ai jamais vu. Quant à nous, nous n'avions pas lieu de nous plaindre. Pas de travail, une bonne pension à l'hôtel et des promenades en ville !

Sur les trottoirs des grands boulevards, je cheminais aussi tranquillement que sur le chemin de Six-Fontaines quand je vais attendre le passage d'un renard. Seul, Charles-Emile me donnait de l'inquiétude avec son air de bête traquée. Pour un peu, il aurait donné l'éveil à la police ! Il est vrai que si l'on nous avait demandé nos passeports...

Quand nous eûmes parcouru la ville dans tous les sens, il fallut songer au retour. J'en avais assez de voir les monuments et les édifices garnis de sacs de terre.

— Eh ! bien, dis-je un soir à Charles-Emile en rentrant à notre petit hôtel de la rue Paradis, en as-tu assez ?

Je vis son visage s'éclaircir :

— Pour sûr ! Je me réjouis de rentrer au pays !

— Et moi, cruel :

— Impossible, mon vieux, nous n'avons pas de passeports. Nous sommes considéré comme étant Français. Sitôt arrêtés, tu peux être sûr qu'on va nous envoyer au front !

Il ouvrit la bouche, mais ne put rien dire. Les paroles lui restaient dans la gorge.

Je poursuivis :

— Comment veux-tu qu'on nous laisse passer puisque nos cartes de frontaliers ne sont plus valables !

Je le vis s'effondrer sur sa chaise. Ma parole ! on lui aurait annoncé sa condamnation à mort qu'il n'eût pas pris un air plus tragique.

J'ajoutai avec commisération :

— Allons, allons, du courage !

Le soir-même, nous prenions le train à la gare de Lyon.

Comme pour l'aller, le voyage s'effectua pendant la nuit, avec de longs arrêts dans les grandes gares — notamment à Dijon — à cause du passage des trains militaires. A l'aube, nous arrivions à Pontarlier. Durant la journée, je fis de nouvelles emplettes que je dissimulai sous ma blouse et je décidai que nous irions à pied jusqu'à Frambourg où je connaissais un certain Girod avec lequel j'avais fait du commerce de foin.

A cette saison de l'année, les nuits sont courtes. Ayant dormi dans une petite auberge de la banlieue, je me levai de bonne heure. Le soleil venait d'apparaître au-dessus de la crête rocheuse du Grand Taureau. Ses rayons incendiaient le ciel et les maisons de la ville étaient toutes roses. Timidement, les volets s'ouvraient.

Charles-Emile dormait toujours. Je dus le secourir :

— Allons, bouge, c'est aujourd'hui qu'on rentre au pays !

Je n'eus pas besoin d'en dire davantage. En un clin d'œil, il fut debout. Même qu'il mit, ce jour-là, une belle cravate neuve rapportée de Paris.

Nous avons longé le Doubs qui roule des eaux lentes et verdâtres. Nous avons passé le défilé de la Cluse, au pied du Fort de Joux, célèbre depuis le passage des Bourbakis. Puis on prend à droite, et l'on arrive au Frambourg.

Je frappe à la porte d'une maison neuve, une femme vient répondre et me dit que Girod est en train de fener du côté des Fourgs. Reprenant nos valises, nous nous acheminons vers la forêt. Arrivés au haut de la colline, nous nous assimes pour manger, car il était midi. Après quoi nous reprenons notre marche vers les Fourgs.

J'eus de la peine à trouver Girod. Dès qu'il me vit, il vint à ma rencontre. Je lui confiai mes appréhensions.

Il me répondit :

— C'est sûr que tu n'oses pas te présenter à la frontière. Viens donc te cacher dans ma charrette de foin que je vas conduire tout à l'heure à la Grand-Borne !

Il ne nous restait pas d'autre alternative.

Comme le soir tombait Girod arriva. Nous l'attendions au pied de la colline de la Vierge. Il arrêta son cheval et sans bruit, Charles-Emile et moi, nous nous enfongâmes dans le foin. Je me mis en boule, à la manière des renards. Quant à Charles-Emile, il eut toutes les peines du monde à trouver sa place. Et je l'entendis qui disait :

— Si les douaniers allaient donner des coups de baïonnette dans le foin ?

Depuis ce moment, je ne me souviens guère de ce qui se passa. Je sais que le char s'arrêta longtemps. J'entendis des bruits de voix coupés de silences. Puis, tout se tut. J'en conclus que mes gaillards buvaient un verre à la pinte de la Grand-Borne. Enfin le char partit de nouveau. Mais à la manière dont Girod faisait claquer son fouet, je fus persuadé que les affaires s'étaient arrangées au mieux.

A l'Auberson, ce fut la halte. Il faisait nuit. Je sortis du tas de foin et j'eus toutes les peines du monde à en tirer Charles-Emile, lequel s'était endormi comme un bienheureux.

— Allons, debout, crie-je, on est de Berne, cette fois !

Il se frotta les yeux. Puis quand il eut compris, il s'écria :

— C'est égal, j'ai eu rudement peur !

Je donnai un bon pourboire à Girod que j'ai

souvent revu depuis. Ensuite nous avons pris la route de Ste-Croix et, à minuit, après avoir franchi les gorges au clair de lune, nous arrivions au village.

* * *

Ayant achevé son récit, Alfred alluma une cigarette.

— C'est égal, ajouta-t-il, avec une nuance de regrets, c'était le beau temps, le temps des bonnes affaires pour celui qui savait passer la frontière au meilleur moment !

Jean des Sapins.

Partage difficile. — Un monsieur vient prendre place dans la boutique d'un coiffeur.

Il arbore un crâne complètement dénudé, à l'exception d'une coquille de petite mèche où se dressent désespérément quelques maigres cheveux ayant résisté à la dévastation. Le garçon s'empresse cependant et ne peut s'empêcher de sourire en demandant :

— C'est pour les cheveux, monsieur ?

— Oui. Et surtout la raie juste au milieu.

L'artiste capillaire fronce le sourcil, inspecte minutieusement la petite touffe de poils et enfin s'écrie :

— Impossible, monsieur : y en a un nombre impair.

MANIÈRE DE VIVRE DE NOS ANCÊTRES

(Suite.)

Comme il faut varier la manière de vivre, selon la variété des âges.

Jacot que le lait de la mère soit plus profitable à l'enfant que celui d'une autre femme, si est-ce qu'il n'est pas bon qu'elle luy baille à tetter es premiers jours, parce qu'en ce temps-là elle est encore esmeüe et son sang troublé, à cause de l'enfantement, et son lait corrompu, pour avoir crouppi long temps es mammelles. Mais voulant estre nourrice de son enfant, doit premierement faire succher le lait de ses mammelles par quelque pauvre femme ou par un enfant de l'hospital, afin d'oster le mauvais et y en faire revenir du bon, et attendre à donner le tetin à son enfant jusques à tant qu'elle se porte bien.

Toutes et quantesfois aussi que la nourrice se trouvera mal disposée ou de fièvre ou de colique ou de flux de ventre ou de quelque autre grande maladie, elle ne doit allaiter son enfant, jusques à ce qu'elle soit guaie et bien saine. Pareillement quand elle prendra médecine laxative ou médicament fort chaud ou fort froid, il ne faut pas qu'elle allaite ce jour-là. Car les malades et les medecines alterent et troublent le lait. Il est besoin cependant de faire allaiter l'enfant à une autre femme.

Il est temps de sevrer l'enfant quand les dents sont toutes sorties. Car nature les produit pour mascher la viande solide. Et bien que les dents soient communément toutes apparentes au bout de deux ans, si est-ce qu'on ne peut bonnement designer le terme presix du sevrément, pource qu'elles sortent plustost aux uns et plus tard aux autres... D'avantage, s'il est de nature fort humide, on le doit sevrer plustost ; s'il est de complexion seche, il le faut laisser plus longuement tetter. Il faut encore regarder sa disposition. Car s'il est maladi, il ne le faut pas sevrer si tost parce que le lait de sa nourrice, pour sa débilité, luy est plus propre que la viande solide. Les maladies qui luy surviennent, quelquefois contraignent de le sevrer plustost, qu'il ne serait besoin, et quelquefois plus tard... On use depuis six ou sept à vingts ans plus communément de bouillie que d'autre chose. Mais pour estre bonne, elle doit premierement estre faite de mie de pain blanc ou bien de farine auparavant cuite au four et plustost avec du lait de chèvre que de vache. Et en la cuisant y faut adjoindre du miel, afin de la faire descendre plus aisément et corriger la viscosité tant de la farine que de la substance fourmageuse du lait pour empêcher qu'elle ne se lie en l'estomach et qu'elle n'engendre obstruction au foye, des vers aux intestins et la pierre en la vescie...

Combien que le lait sert de boire aux petits enfants, si est-ce qu'il est bon de leur bailler quelques fois de l'eau après qu'ils ont mangé de la viande solide, pour la detremper et leur rafraichir la bouche... Les medecins defendent expressément le vin aux enfans qui sont sains, pource qu'estant subtil et penetratif, il leur offense facilement le cerveau et les nerfs, qui sont enore debiles, tendres et passibles et leur rend l'esprit hebeté et troublé. Joint que bailler du vin aux enfans, c'est mettre du feu sur du feu, comme dit le prince des Arabes. Tellement qu'ils n'ont point besoin de vin pour les eschauffer, pource qu'ils ont de la chaleur ce qui leur en faut... L'enfant a besoin de bien dormir, d'autant qu'il est de complexion humide et que le sommeil humecte beaucoup. Pour le faire dormir, il le faut coucher droitement sur le dos, quand il n'est nourry que de lait et qu'il a encore son corps debile ; mais lorsqu'il commence à user de viande plus solide et que ses membres deviennent plus durs et plus forts, on le doit coucher tour à tour sur un costé et sur l'autre, et quelques fois sur le dos. Pour provoquer le sommeil, il le faut bercer doucement et modérément. Car comme le branlement doux et modéré fait retirer la chaleur au dedans et assopir l'esprit animal, ainsi le mouvement fort et inegal agite le lait qui est en l'estomach, empesche la digestion, trouble l'esprit et estonne le cerveau. Et faut en le berçant chanter quelque gentille chansonnette. Car la douce melodie de la voix luy est si agreable qu'elle assopit ses sens, et l'endort.

(A suivre.)

LE Vme COMPTOIR SUISSE

On nous écrit de Lausanne :

Le Ve Comptoir Suisse, qui se tiendra à Lausanne du 13 au 28 septembre 1924, est en plein travail d'organisation. Les travaux commenceront incessamment à Beaulieu.

L'appel aux exposants a été lancé ; les inscriptions parviennent à la Chancellerie en nombre réjouissant. Le délai pour s'inscrire comme exposant échoit le 31 mai prochain. Toutefois, on recommande aux industriels et fabricants qui veulent exposer de ne pas attendre au dernier moment pour retourner leur adhésion. La répartition des emplacements se fait, cette année, d'après l'ordre de rentrée des engagements de participation, et cette répartition est commencée.

Diverses manifestations annexes du Comptoir suisse sont prévues et en voie de préparation. Mentionnons l'exposition, d'horticulture qui sera cette année, plus importante encore que les années précédentes, les marchés concours de bétail, le marché-concours avicole et cynicole.

Rien ne sera négligé pour donner aux exposants une occasion des plus favorables de traiter des affaires, comme aux visiteurs de voir du nouveau.

C. S. L.

LES EFFEUILLES

*Dans nos vignes côtières,
Tout est vie et travail !
On ne voit qu'ouvrières
En tout simple attirail,
Effeillant par-ci
Les poussettes nouvelles,
Attachant par là
Rameaux et ramelles
Avec grand souci
Près des échalas !*

*Nos braves effeuilleuses
Déjà sont au labeur !
Et vous, filles rieuses
Imitez leur ardeur !
Effeillez par-ci
Les poussettes nouvelles !
Attachez par là
Rameaux et ramelles,
Et chantez aussi
Printemps que voilà !*

*Admirez l'étalage
Des vignes en gradins
Qui produiront, je gage,
De beaux et bons raisins !
Effeillez par-ci
Les poussettes nouvelles !
Attachez par là
Rameaux et ramelles,
Et du sol durci
Arrachez-moi ça !*

*Au pied de chaque souche
Otez les bois gourmands !
Il faut que l'on émouche
Aussi ces longs sarments !
Effeillez par-ci
Les poussettes nouvelles !
Attachez par là
Rameaux et ramelles,
Vous, filles d'ici,
Faites donc cela !*

Louise Chatelan-Roulet.



ELSI, L'ÉTRANGE SERVANTE

(Suite.)

Un paysan se faisait surtout remarquer parmi ces prétendants. Il n'était plus tout-à-fait jeune et n'avait pas encore eu la chance de trouver selon son goût ; ou, si pareille personne s'était rencontrée, il avait suffi qu'elle échangeât un mot amical avec un autre garçon pour qu'il se refroidit pour elle et ne la regardât même plus. Il s'appelait Christen. Il possédait une belle ferme, héritage de sa mère, et y demeurait, tandis que son père, s'étant remarié, en habitait une autre avec sa seconde femme et beaucoup d'enfants. Christen était beau et fier. Aux revues, il n'avait pas son pareil parmi les artilleurs ; aux travaux de la ferme, nul ne le surpassait en vigueur et en étivité, et personne n'eût osé lui chercher querelle. Mais il avait fini par se retirer et vivre à l'écart. Les jeunes filles, grand sujet de rivalité et de querelles autrefois, — maintenant c'est l'argent — lui étaient devenues indifférentes. Il n'en tenait aucune pour fidèle ; autour de lui la bataille pouvait s'engager, les verres voler en éclats, les chaises se briser, il restait impassible devant sa chopine. Il ne lui convenait pas, à lui jeune paysan, de frayer avec les servantes ; mais Elsi, dans toute sa personne, avait quelque chose de si à part, qu'on ne le rangeait pas dans cette classe-là : tous s'accordaient à dire qu'elle n'était pas venue au monde sur le grand chemin. La curiosité à son sujet en était d'autant plus vive, mais on ne pouvait la satisfaire, soit que ce fût un effet du hasard, soit à cause de la rareté des communications d'un endroit à l'autre. A dix lieues de distance on était alors plus étranger les uns aux autres qu'aujourd'hui à cinquante. Or comme partout où il y a un mystère, on invente des histoires, et les femmes ne sauraient vivre sans caqueter, on débitait une foule de fables sur l'origine et la vie d'Elsi. Les uns la prenaient pour une criminelle échappée de prison, les autres pour une femme qui s'était sauvée de chez son mari, d'autres pour une fille de paysan qui n'avait pas voulu accepter celui qu'on lui destinait, d'autres enfin la croyaient sœur naturelle de la paysanne ou fille illégitime du paysan. Mais comme Elsi poursuivait sa route sans s'émouvoir de ces propos, douce et paisible comme un petit étoile dans le firmament, toutes ces insinuations finirent par s'émousser, et même ce mystère qui l'environnait, était un attrait de plus pour la jeunesse du pays et pour Christen en particulier.

Les champs des deux fermes se touchaient presque ; chaque fois que Christen descendait dans la vallée, il devait passer devant la maison du voisin. Ce fut d'abord avec indifférence. Rencontrait-il Elsi, on échangeait quelques paroles. Le jeune homme finit cependant par y trouver un certain plaisir. Il s'arrêtait volontiers près d'elle, sous le large toit de l'habitation, tandis qu'elle était occupée à la fontaine, à laver les pommes de terre ou quelque autre légume.

Elsi l'accueillait amicalement ; une parole en amenait une autre, la causerie se prolongeait, ce que les